

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Tribune libre

Robert Soulières, Denis Côté, Josseline Deschênes, Normand Desjardins, Cécile Gagnon, Pierre Guénette, Jacques Pasquet, Raymond Plante, Daniel Sernine and Marie-Andrée Warnant Coté

Volume 9, Number 1, Spring–Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12946ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soulières, R., Côté, D., Deschênes, J., Desjardins, N., Gagnon, C., Guénette, P., Pasquet, J., Plante, R., Sernine, D. & Warnant Coté, M.-A. (1986). Tribune libre. *Lurelu*, 9(1), 28–30.

Après les rencontres auteurs-lecteurs, le premier manuscrit, les prix littéraires, et la critique littéraire, Lurelu a demandé aux auteur(e)s et aux illustrateurs(trices) de nous parler de leurs premières lectures. De leurs lectures d'enfance qui les ont fait rêver, qui les ont marqués et qui peut-être, d'une certaine façon, les ont poussés à créer.

Certains lecteurs y retrouveront toute leur jeunesse avec Tintin, Spirou, Bob Morane, Andersen, etc. Pour moi, puisque vous me le demandez, c'était bien sûr le fameux tandem Bob Morane - Bill Ballantine alors qu'un peu plus jeune j'étais fasciné par les aventures de Francis la mule qui parle, personnage d'une revue que je recevais chaque mois comme un cadeau. Mais celui qui a laissé sa trace la plus indélébile, c'est Robinson Crusoe. L'île déserte, la solitude, puis l'amitié; Robinson m'a longtemps fait rêver.

Mais nos jeunes rêvent-ils à Gigi? Sont-ils emportés par les aventures du Sombre vilain? Rêvent-ils à Mimi Finfoin? Bref, rêvent-ils québécois un peu, une nuit de temps en temps?

En attendant une réponse, offrez-vous ce bain de jeunesse en plongeant dans cette tribune libre particulièrement riche.

R. S.

Denis Côté



Ma grande découverte, à neuf ans, fut Bob Morane.

C'est à la bibliothèque de mon école que je suis tombé sur un Marabout Junior à la couverture bariolée. Ça s'appelait *La cité des sables*. Bibliothécaires et profs ne priaient

pas tellement les aventures de ce Français aux cheveux coupés en brosse et à la mâchoire volontaire. L'année dernière, j'ai eu la surprise de constater qu'on étudiait des extraits d'un roman de Vernes en secondaire II, partout au Québec. L'homme aux yeux gris acier a acquis avec le temps une valeur pédagogique.

À dix ans, j'ai reçu *Les monstres de l'espace* en cadeau. Jubilation. Bonheur même, disons-le. Et c'est vers 12-13 ans que je me suis mis à acheter les livres avec mon argent de poche. Ça coûtait 65 cents dans ce temps-là. J'en ai près de 120 chez moi actuellement, et ils me sont très précieux. Je ne les relis plus, mais tous ces personnages sont encore en moi, inoubliables: Bill Ballantine, colosse à la force herculéenne et principal ami de Morane; Aristide Clairembart, vieux savant à la barbiche de chèvre; Tania Orloff, nièce de Ming. Les méchants surtout me fascinaient. Comment oublier Roman Orgonetz, le repoussant Homme aux dents d'or, alias Calleverde, alias Greenstreet, alias DeLaRueVerte? Il y avait aussi le mystérieux docteur Xhatan (prononcer Satan), maître de la lumière. Et la séduisante Eurasienne Miss Ylang-Ylang, chef de l'Organisation Smog et secrètement amoureuse de Bob Morane. Et surtout, l'Ombre Jaune, le génial Mongol aux yeux jaunes et hypnotiques, rendu invincible grâce au duplicateur, qui dirigeait une horde de dacoïts, de thugs, de guerriers zombis, de whamps, de gorilles-robots et de nains aux regards incandescents.

Aujourd'hui, Bob Morane n'est plus à la mode — c'est triste — surclassé par les G-I-Joe et autres transformeurs goldorakiens. Plus triste encore: Henri Vernes s'est recyclé sous un pseudonyme dans le roman mi-violent, mi-porno. Et moi, à 32 ans, précisément l'âge de Morane, je n'ai pas encore mis les pieds à Macao, ni à Tumbaga, à Felicidad ou à Jarawak. Je songe toutefois à devenir pilote dans l'Armée de l'air française. C'est comme ça que tout a commencé pour le héros de mon enfance; mais lui, c'est vrai, il avait la baraka.

Josseline Deschênes

UNE ONDINE QUI ME RESSEMBLE!

À sept ans, je rêvais d'Ondine...

J'ai relu certainement une centaine de fois *La petite sirène* d'Andersen et



je ne me doutais pas combien cette petite sirène me ressemblait et combien ma vie serait liée à la sienne.

Avons-nous donc, si jeune, l'inconsciente intuition de notre devenir et saurions-nous reconnaître dans les féériques et magiques histoires notre réalité? Bien sûr...

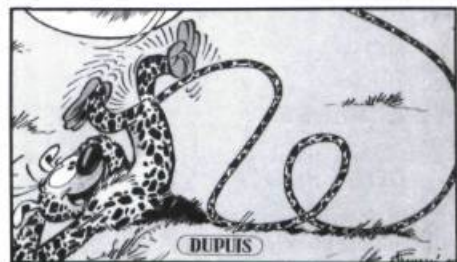
Au-delà du merveilleux et dans le merveilleux, l'enfant sait profondément qui il est. À l'adolescence, il vit une période troublée, une période de tempêtes où souvent il se perd; l'âge adulte oublie ou veut oublier... mais quelquefois revient, un jour, reflleurir cette conscience privilégiée de l'insaisissable.

Est-ce mérite, est-ce cadeau? C'est peut-être relié au mystère de l'acte créateur.

Je sais que du conte d'Andersen à *La quête* de Jacques Brel, il y a une ondine qui m'habite, rêvant d'inaccessible étoile, habillée de mer et de passion.

En me racontant à nouveau cette si belle histoire que je croyais avoir oubliée au haut de 35 ans de mémoire, je me rends compte avec éblouissement de ceci: j'ai toujours su que j'étais faite pour ce métier des mots... Que la mer fut longue à traverser et que de voyages il me reste à faire! Merci Hans Christian Andersen...

Normand Desjardins



La petite enfance est source de souvenirs un tant soit peu mystérieux.

En ce temps-là, vers 1955, la télévision était une boîte obscure, énigmatique. La meilleure façon de voir «derrière» était de participer à quelque

concours d'émission jeunesse. Un jour, son tour vint de faire face aux projecteurs éblouissants. L'émission s'intitulait «Kiki et Cloclo». C'était bien. Il participa à un jeu. Il ne sait trop s'il gagna. Tout ce dont il se souvient, c'est qu'il se retrouva avec, entre les petites mains, un gros album relié comprenant plusieurs numéros de la revue *Spirou*. Il croit bien que c'était un prix de consolation. Quel chagrin!

Oh oui! Des heures et des heures à pénétrer dans un monde grouillant, plein de petits dessins qui s'animaient, on aurait dit, venus de là-bas, d'un pays lointain. Et plein de couleurs, pour réanimer la petite tête. Au détour d'une page, il a alors fait la connaissance, ô combien salutaire, du Marsupilami lui-même, presque en personne. Une bête pas bête du tout, drôle en même temps que sarcastique, frivole quoi! avec en plus une de ces queues, sauvage, longue mais longue, digne des plus impressionnants lassos des films «western» de la même époque.

Depuis, la reliure a lâché, les feuilles se sont usées, elles ont été déchirées puis dispersées; il ne reste plus que leur souvenir, intarissable.

Plus tard, à l'adolescence, Bob Morane et l'Ombre Jaune lui ont montré le chemin de l'aventure encore plus mystérieuse.

Il était prêt pour l'âge adulte. Oh malheur! Mais non. Voilà que trente ans plus tard, la tête pleine de nombreuses autres lectures, il est encore de la race des grosses têtes gobeuses et grandes lectrices; on dirait un périscope terrien toujours à la recherche de proies nouvelles, fraîches.

Car il sait qu'il fait toujours bon évoluer dans une poche incubatrice, qu'elle soit ventrale comme chez le kangourou et le koala (et le Marsupilami...) ou cérébrale comme c'est le cas chez les êtres de son et de notre espèce. Eh oui! Tas de marsupiaux «lisseurs» que nous sommes...

Cécile Gagnon

C'était en 1947-48-49. À Noël ou pour mon anniversaire, je recevais un album de *La Semaine de Suzette*, publié par les Éditions Gautier-Languereau. Il s'agissait d'un recueil sous couverture cartonnée d'un hebdomadaire illustré pour les jeunes. On y trouvait des histoires, des bandes dessinées (la



fameuse Bécassine), des jeux, des reportages, des recettes, des nouvelles, des mots croisés. Ces albums m'ont occupée pendant des années, je les regarde encore; je les conserve précieusement.

Ce dont je me souviens surtout, en rapport avec ces albums, ce sont les dessins de l'illustratrice Manon Iessel. J'ai eu une véritable passion pour ces dessins au trait qui accompagnaient souvent les histoires à épisodes dont j'ai oublié les péripéties. C'étaient des images en noir imprimées sur du papier journal; peu importe, je les adorais. J'aurais lu n'importe quoi illustré par Manon Iessel. J'adorais la souplesse du trait, la façon de rendre les textures, les ombres, la perspective. Peu m'importait si l'ambiance était bourgeoise et stéréotypée, ou si l'architecture ou les paysages m'étaient inconnus.

Je n'ai jamais oublié ces images fines et audacieuses. Par la suite, j'ai acheté des livres que cette illustratrice a publiés chez le même éditeur. C'est en grande partie à cause de ces images que j'ai voulu, à une époque où chez nous ce métier était à peu près inconnu, illustrer des ouvrages pour la jeunesse. Et vous voyez où ça m'a menée!...

Pierre Guénette

Je n'ai jamais vraiment aimé les héros, les sans-peur et les sans-reproche. Enfant, je les sentais loin de moi, dans un monde où je n'avais nulle envie de les rejoindre. Les martyrs m'effrayaient; les saints, eux, m'en-

nuyaient. Je ne jouais pas de chance car toute mon enfance fut bercée, endormie par des biographies pieuses et édifiantes... Mais les «pas héros», quant à eux, m'intéressaient beaucoup. Leur fragilité (ce mot n'était pas encore à la mode; leur faiblesse, disait-on alors) éveillait en moi une immense tendresse, qui aurait tant voulu couler en larmes chaudes et pas du tout amères. Mais les vrais héros, ceux que je détestais secrètement, régnaient en maîtres. Ils me répétaient qu'un garçon, ça ne pleure pas...

Ma mémoire m'a vengé. Elle a effacé leur nom, leur image et même leur pouvoir. Elle n'a conservé qu'un vague ressentiment à leur souvenir.

Jacques Pasquet

Je dois avouer que je ne me posais même plus la question. Aussi lorsque j'ai dû y répondre, bien volontiers d'ailleurs, j'ai eu une surprise qui ravirait sans doute mon analyste, si j'en avais un! Le premier personnage qui m'est venu à l'esprit en pensant à mes livres d'enfance... est «une» personnage: Bécassine! Je me revois assis dans les marches d'un escalier partant en voyage dans la voiture de Bécassine! Et puis j'aimais son costume, sa bonne humeur. Et le plus étonnant dans tout cela, c'est que je viens de me rendre compte que dans mes propres textes, en tout cas les deux derniers, il y a toujours «une» personnage pour le moins non conformiste, et même dans l'un des cas (*Mystère et boule de gomme*) cette chère héroïne possède une voiture! J'en suis étonné. Bizarre, bizarre! Néanmoins, le personnage qui a le plus marqué mon enfance ne se promenait jamais tout seul. Ils étaient trois et n'avaient rien de mousquetaires: les Pieds Nickelés! Car il s'agit bien d'eux, et tout particulièrement de Filochard. Je crois que leur côté «délinquant» et drôle à la fois m'attirait beaucoup. Il est probable que ceux et celles qui me connaissent diront que ces fameux personnages ont eu une influence réelle sur ma personnalité! Mais en fin de compte, j'aime mieux cela que d'avoir été influencé par le grand méchant loup. De quoi aurais-je l'air, si je dévorais des grand-mères?

Raymond Plante



DES HÉROS ET DES HOT DOGS

Du côté des héros, j'ai eu une jeunesse pas mal hot dog. Une jeunesse «all dressed»! Entre tous les *joueurs de hockey* (ils m'ont fait lire beaucoup... je devorais leurs exploits dans les journaux, je collais leurs têtes dans mon «scrap-book»), il y a eu l'inévitable *Tintin*. Je l'avoue: je me suis barbouillé de ses aventures. Le soir, je m'endormais en rêvant que le lendemain, je me réveillerais avec une couette droite sur la tête, un pantalon bouffant et un chien Milou.

En parallèle, il y a eu l'école. C'est là que j'ai rencontré les personnages de *l'Histoire du Canada*: Dollard, Radisson, Maisonneuve et les autres. De retour à la maison, je les dessinais, les découpais, mêlais les époques et leur faisais vivre un tas d'aventures nouvelles dans lesquelles ils se croisaient tous. Bref, ils me faisaient travailler l'imagination... et, plus tard, j'ai appris que leurs exploits, auxquels je croyais dur comme fer, n'étaient la plupart du temps que des soubresauts de l'imaginaire...

Il y a eu aussi la télévision avec ses cowboys, ses *Martiens d'Opération Mystère*, son *Survenant*, ses *Plouffe*... Je n'en parle pas, ce serait trop long.

Mais ma jeunesse ne s'arrête pas là. Au collège, j'ai mordu à belles dents dans les *Bob Morane*. Plus tard, en relisant un vieux *Bob Morane*, un certain recul m'a donné la ferme impression que Henri Vernes est à la littérature de jeunesse ce que Jacques Beauchamp est à la littérature en général. C'est aussi au collège que j'ai lu un livre intitulé *Mon oncle* d'un certain Jacques Tati... Plus tard, j'ai su qui était Jacques Tati et, lui, il ne m'a pas déçu.

Et puis, comme à peu près tout le monde, j'ai enchaîné sur l'adolescence. J'aurais voulu être *Rimbaud*, j'aurais voulu être *Jacques Brel*. J'étais jeune, j'étais... qui? Chemin faisant, il y a eu *l'Étranger* de Camus jusqu'au *Bar-damu* de Céline. Mais...

Mais où est-ce que je me suis égaré? Où est-ce que j'ai lâché ma jeunesse? Que sont mes héros devenus? Et les odeurs de patates frites, de hot dogs, les Coke du rêve?

Daniel Sernine

Je me rends compte aujourd'hui que la moitié féminine du genre humain était exclue de la collection «Signe de Piste», entièrement consacrée à la confrérie des garçons et (parfois) à son aile militante, le scoutisme(!). Lorsque j'en parle à mes contemporains, peu semblent avoir connu ces romans. Avaient-ils la faveur exclusive des collèges classiques? Mes préférences allaient aux quatre romans de Serge Dalens: *Le bracelet de vermeil*, *Le prince Éric*, *La tache de vin* et *La mort d'Éric*. Romantisme effréné, tout y était: identités cachées, trône usurpé et repris, familles ennemies et destins tragiques, serments enfantins et loyautés adolescentes. Je ne m'en rendais pas compte, mais ces romans dataient déjà lorsque je les ai lus puisque les intrigues se situaient avant la Seconde Guerre mondiale, dans un royaume fictif (scandinave ou germanique). Pourtant, tout cela a été réédité ces dernières années dans «le nouveau Signe de Piste»; il y aurait donc encore un public pour ces romans.

Il y a quelques années (j'étais donc dans la vingtaine avancée), j'ai eu la curiosité d'aller en emprunter à ma bibliothèque de quartier pour confronter mes souvenirs à la réalité littéraire. J'ai dû prendre ma carte à ce moment (l'avouerai-je: je n'étais pas un abonné) et la préposée, visiblement embarrassée, hésitait à me dire que je m'étais trompé de section, qu'il y avait aussi des livres pour adultes, lesquels m'intéresseraient peut-être davantage! La boucle était bouclée: à l'époque où,

enfant, je lisais du *Bob Morane* et du *Signe de Piste*, on hésitait parfois à me laisser ces livres parce qu'ils étaient pour «les grands», les adolescents!

Marie-Andrée Warnant Côté



Par quel hasard nous avait-on offert, à la Saint-Nicolas, des livres de Jack London et de James Oliver Curwood: *Croc-Blanc*, *Kazan*, *Rapide-Éclair*, ces histoires de chiens-loups aux prises avec la rude nature et les hommes du Grand Nord? Peut-être parce que mon frère faisait partie des scouts. Toujours est-il que les paysages enneigés et les sombres forêts de conifères nous semblaient bien exotiques. Dans ma Belgique natale, à cette époque, l'hiver se résumait au gel qui couvrait les flaques d'eau d'une mince couche de glace que l'on s'amusait à faire craquer sous le pied durant le trajet vers l'école.

Nous avions d'autres livres à la maison mais je revenais toujours à ceux-ci, pleins «de silence et de fureur», et d'une irrépressible foi en la vie pourtant bien menacée par les rigueurs du climat et celles plus cruelles de l'homme. Sans le savoir, ce qui devait me plaire alors, en plus des excitantes péripéties des aventures, c'était que les personnages représentaient le courage, la fidélité (à soi et à quelques autres), l'innocence et la sincérité. Du fond de mes 8-9 ans, je ressentais leur intensité sans la reconnaître.



le nouveau signe de piste